a succombé, l'avant-dernière nuit, à la rupture d'un anévrisme.

Le général baron Freederickz a quitté hier sour Paris pour assister aux obsèques de son frère, qui seront célébrées après demain, à Stuttgard.

***

Une triste cérémonie a eu lieu hier à Marseille, où l'on célébrait les obsèques de M. J. Nahmias, mort des suites d'une terrible blessure que la rupture d'une chaîne lui avait faite à la face au moment où il débarquait à Marseille, venant de Constantinople, avec sa femme et sa fille.

M. J. Nahmias occupait, à Constantinople, une importante situation dans le monde de la finance.

En cette circonstance particulièrement douloureuse, nous adressons à la famille de M. J. Nahmias l'expression de nos sincères regrets.

***

Le *Gaulois* vient de perdre un de ses plus anciens et de ses plus fidèles collaborateurs, M. Jacques Lucotte, décédé à Maisons-Laffitte, dans sa cinquante-troisième année.

Ancien metteur en pages du *Figaro*, Lucotte entra en 1878 au *Gaulois* et fut chargé de la composition du journal. Il y adjoignit, plus tard, la composition du *Clairon*, puis celle du *Matin*. Enfin, il avait fondé, à Maisons-Laffitte, une imprimerie.

Il fut l'un des maîtres dans l'art de la typographie des journaux. Il fut surtout un honnête homme et un brave cœur, qui ne laisse que des amis parmi ses ouvriers et dans le monde littéraire, avec lequel sa profession le mettait en contact.

Ses obsèques auront lieu aujourd'hui, à trois heures et demie, à Maisons-Laffitte.

PAUL ROCHE

Miniatures sur Émaux, Bonique 3 3 r. Boissy-d'Anglas

Purratif des Enfants, Dames et Personnes faibles CHOCOLAT à la *Magnésie* de Desbrière (Médaillé de Bronze) Pharm. 9, Rue Le Peletier, Paris. — 1 fr. 50 *franco*.

Lire, tous les mardis, notre « Chronique Immobilière ». Un service spécial pour la vente et l'achat de la propriété foncière fonctionne aux bureaux du journal tous les jours, de deux à quatre heures.

LES PREMIÈRES

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS : *Eros*, fantaisie lyrique en trois actes et cinq tableaux, de MM. J. Noriac et Adolphe Jaime, poème de M. Bouchor, musique de M. Paul Vidal.

Sur les toits et les terrasses d'une ville moyen âgeuse, sorte de Nuremberg esquissée par Doré ou Robida, une lune ironique argente des reflets de son croissant les saillies des gargouilles. A travers les vitraux éclairés, des ombres apparaissent, évoquant de nombreux exemplaires les silhouettes de Daphnis et de Chloé. Des légions de chats, la prunelle enflammée, le dos rond et le poil hérissé, miaulent des mélodies furieusement tendres. Des Lélios et des Valères se hissent par des échelles de soie fixées aux ciselures des balcons par les doigts fuselés des Cydalises. L'atmosphère est saturée de chaudes et enivrantes vapeurs. Les insectes disent, dans leur langage, des épithalames. Et la lune, par moments, voit des choses si troublantes qu'elle se voile d'un nuage.

A la faveur de ces passagères obscurités, tous les barbons grotesques, tous les tuteurs ridicules, tous les maris trop vieux à épouses trop jeunes, les Barthélo, les Dandin, tous les disgraciés qui ne savent plus se faire aimer, exécutent des rondes et des patrouilles justicières. C'est qu'Eros, l'éternel anarchiste, le grand promoteur de toutes les révoltes et de toutes les défaillances féminines, a élu domicile dans la ville, attiré par les beaux yeux de Fidelia, la pupille de Bobinus, qui par cinq fois fut marié et par cinq fois trompé. En possession de l'explosif le plus puissant, « l'amoureuse envie », Cupidon fait sauter les cœurs et les bonnets par-delà les moulins. Et cela dure depuis que le monde existe, au grand dommage des époux, bourgeois obtus, qui entendent être aimés de par la loi et jouir, en toute sécurité, des joies que le mariage réserve à ses élus.

Bobinus est partisan des mesures radicales. Il faut prendre l'amour et le tuer. A ce prix seul, ses amis Palmajor, le général décrépit ; le vieux drapier Malaquoi et le revendeur Labriche, aux rhumatismes paralysants, pourront dormir en paix sous les courtines conjugales.

Et ainsi font les implacables bourgeois. Eros a perdu son carquois et avec lui, sa puissance. Ligotté, traîné devant un tribunal de bourreaux, accusé par les femmes délaissées, les amants déçus, les maris, par les laides et les laids, le mignon est jugé, condamné et exécuté. L'amour a vécu et il ne ressuscitera, d'après l'arrêt de Jupiter, que si dans la ville il est une femme fidèle à son souvenir.

***

Maintenant, les bourgeois sont tranquilles. Les matous lissent leur poil brillant sur leur peau grasse et dorment, sans pensées, les jours et les nuits au coin de l'âtre. Les Valères et les Lélios traînent une existence sans but, buvant sans goût des orgeats fades. Les fleurs sont sans parfums ; le soleil sans chaleur, les femmes sans sourires. Les Dumanets, eux-mêmes, restent impassibles si, dans les jardins publics, les nourrices mettent aux lèvres des enfants nés avant la mort de l'amour leurs biberons majestueux. Le commerce ne va plus. On se paraît pour plaire. On voulait plaire pour être aimé. La mort a été, cette fois, plus forte que l'amour et elle met ses immobiles voiles noirs ou gris partout où Eros avait, avec le trouble, jeté à pleines mains l'activité et la vie. Les maris, eux-mêmes, regrettent le temps où la jalousie leur donnait, au moins, la sensation vague et amère du bonheur d'aimer. Des lamentations montent vers le maître des dieux, et des malédictions accablent le stupide Bobinus, auteur de tant de maux.

L'exquise Fidelia réparera, par sa tendresse persistante pour le prince Fortuny, la lugubre bévue de son tuteur. Jupiter rendra à Eros la vie et son carquois. Il y aura encore des maris malheureux, des amants trompés, des femmes délaissées ; mais le bruit des baisers échangés étouffera les plaintes de ces sacrifiés. Les Cydalises et les Lélios donneront éternellement, sur les terrasses, la réplique aux chats enamourés. On pleurera, on souffrira, mais on aimera et on vivra : c'est l'apothéose de l'amour.

***

La fable est jolie, dans son poétique symbolisme et, contée par un vrai poète, comme elle est accompagnée par un vrai musicien, elle eût été jugée délicieuse. Malheureusement, l'auteur se promène avec des grâces de pachyderme dans les parterres où éclosent, très et délicates, les fleurs de la fantaisie.

Je vois bien qu'il s'est couronné de roses et qu'il a piqué des jasmins sur sa lourde trompe, mais cette parure ne rend que plus pénible la vue de son épaisse peau. Sans la partition tout à fait distinguée de M. Vidal, qui explique et rend tangibles les intentions de l'auteur, la fantaisie lyrique de M. Adolphe Jaime risquait fort de s'agiter et de rester dans les bas-fonds de la farce. Mais avec le secours de toutes les notes du maestro, Eros a été suffisamment désembourbé pour ne pas paraître désagréable au public. Grâce à M. Vidal, et seulement grâce à lui, la pièce représentée hier soir ne ment pas tout à fait à son titre, et constitue, somme toute, un divertissement qui sort de l'ordinaire, banalité. Encore, que la main qui a mis de l'ordre dans ces imaginations soit un peu lourde et qu'elle écrase entre ses gros doigts les velléités poétiques de l'auteur des paroles, il faut savoir gré à ce dernier de l'effort fait et de ses bonnes intentions, ainsi que du prétexte qu'il a fourni à M. Vidal pour nous faire connaître sa jolie partition.

***

L'interprétation, confiée à des artistes peut-être mal préparés par la nature et leurs études à traduire les abondantes inspirations de M. Vidal, n'est pourtant pas mauvaise. MM. Maugé, Lamy et Scipion restent tels que nous les connaissons, adroits compères, bien en scène, mais ne faisant pas oublier les Reszké. Mlle Blanche Marie est bien jolie dans son ingénuité attendrie et elle dit en bonne musicienne, sachant tirer avantage d'une voix un peu faible, des airs jolis et d'aimables duos.

C'est Mlle Barvyl qui, pour ses débuts au théâtre, a été chargée du rôle redoutable d'Eros. La gorge un peu serrée par l'émotion, et toute gênée de son absence de vêtements, cette jeune élève du Conservatoire, certaine de sa beauté et convaincue que les juges n'ont jamais condamné la Phryné, s'est tant bien que mal acquittée de sa double tâche disante et chantante. Mme Théry a de la voix, de l'autorité et de la bonne humeur, et j'ai remarqué la mesure et la finesse de Mlle Clément dans le rôle épisodique d'une bouquetière.

Les décors sont jolis et les costumes nombreux. Par malheur, la fantaisie, déjà nommée, n'a pas guidé le crayon de MM. Pille et Job, non plus que la plume de M. Adolphe Jaime. Mais, comme dit Mlle Mathilde, aux Variétés, dans *Brevet supérieur*, la perfection n'est pas de ce monde !

Me sera-t-il permis en terminant, de faire remarquer que je n'ai pas parlé, en ce compte rendu d'une pièce des Bouffes, de *Miss Helyett*, de ses six cents représentations qui n'ont pas épuisé son succès et de l'éclipse, évidemment temporaire, de la triomphante œuvre due à la collaboration de MM. Boucheron et Audran ? C'est là, je crois, une preuve de tact et de bon goût, dont il y a lieu peut-être de me savoir un certain gré.

HECTOR PESSARD

La Soirée Parisienne

EROS

Le cocher que j'avais pris pour me conduire aux Bouffes-Parisiens commença par me conduire à la Bastille. Il s'excusa en m'expliquant qu'il n'était pas allé à ce théâtre depuis la première représentation de *Miss Helyett*, et qu'il avait eu grandement de temps d'oublier le chemin. Je suis tout de même arrivé à l'heure, parce qu'on a commencé en retard.

Au moment où je gagnais ma place, l'orchestre était déchaîné. Thibault agitait ses deux bras avec désespoir, les cordes grinçaient, les cuivres hurlaient. C'était grandiose.

— Allons bon ! me dis-je, mon imbécile de cocher s'est encore trompé, et il m'a conduit à l'Opéra.

Je me renseignai auprès d'une ouvreuse qui me répondit :

— Non, monsieur, vous êtes bien aux Bouffes-Parisiens ; seulement la musique est de M. Vidal.

M. Vidal est un prix de Rome qui n'attendait que d'avoir un orchestre à sa discrétion pour y déverser toute sa science. Elle est énorme, sa science, et tient peut-être un peu à l'étroit dans la petite salle des Bouffes. J'ai vu le moment où elle allait faire éclater les murs et se répandre dans la rue Monsigny, inquiétant les gardiens de la paix et effrayant les chevaux de fiacre. Mais rassurez-vous, il n'y a pas eu d'accident grave à déplorer. Seule, la lumière électrique a été fortement émue et a subi quelques défaillances.

L'absence de lumière a même été un des incidents les plus regrettables de la soirée, car elle a souvent empêché d'admirer, comme il convient, les jolis costumes de MM. Henri Pille et Job, les charmants décors de MM. Amable et Gardy, Cornil et Gabin. M. Larcher s'est, en effet, mis en trais pour monter la fantaisie lyrique de feu Noriac et de M. Jaime. Rien de plus réussi que le décor des toits d'où on aperçoit le panorama de toute une ville, sinon la place publique encombrée de boutiques ou le paysage aride qui, sous le souffle ardent de l'Amour, se couvre poétiquement de roses.

Il n'y a également que du bien à dire des costumes qui sont aussi riches qu'exacts. J'ignore dans quel pays se passe la pièce et à quelle époque, mais les costumes sont exacts, tout de même. Les uns sont élégants et somptueux, les autres sont spirituels et comiques. Car il y a du comique dans la pièce. On ne s'en aperçoit pas tout de suite, mais on finit par s'en convaincre en lisant l'affiche.

En effet, que feraient MM. Maugé, Scipion et Jannin dans la distribution, s'il n'y avait pas des choses comiques à dire ? Ces choses comiques, on ne les a peut-être pas très bien entendues, mais je vous l'ai déjà dit, l'électricité ne marchait pas.

Dans une fantaisie lyrique, il y a forcément de la fantaisie et du lyrisme. La fantaisie, nous venons d'en parler dans les dimensions qui lui sont dues. Le lyrisme est plus compliqué.

Il a été soigneusement déposé entre les mains de M. Lamy et de plusieurs jeunes chanteuses fort agréables à voir. On a beaucoup apprécié la douceur ingénue de la gentille Blanche Marie, et admiré la beauté brune de Mlle Théry, qui a eu les honneurs du seul *bis* de la soirée. Quant à Mlle Barvyl, qui représente le petit dieu Cupidon, c'est une nouvelle venue. Elle sort, paraît-il, du Conservatoire. C'est une très mignonne petite personne, qui porte gentiment le travesti et dont la voix est de celles à qui l'on éprouve le besoin de dire : « Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ! »

Des harmonies — je ne dis pas des mélodies — sont encore dompiées avec art par MM. Wolff et Bérard, Mmes d'Estrées et Jane Mary.

A la sortie, j'ai rencontré un ami qui me glissa ces mots à l'oreille :

— Croiriez-vous que je n'ai jamais vu *Miss Helyett* ?

— Espérez, lui dis-je.

PRIMOUSSE

PROVINCE ET ÉTRANGER

LILLE. — M. de Freycinet est arrivé à midi à Lille, dont il vient visiter les abords, ainsi que les défenses. Il doit aller demain à Maubeuge, où un camp retranché a été récemment installé.

VELOUTINE Hygiène SEU CH

BACCALAUREATS
Paris, r. Gay-Lussac, 20, imp. Royer-Collard, 9 e
A la RENTRÉE DE PAQUES, Cours spéciau